

**H. NIGEL THOMAS**

# DE GLACE ET D'OMBRE

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CHRISTOPHE BERNARD ET YARA EL-GHABBAN

**ROMAN**

**MÉMOIRE**  
D'ENCRER 



H. Nigel Thomas

DE GLACE  
ET D'OMBRE

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière  
du Gouvernement du Canada  
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,  
du Fonds du livre du Canada  
et du Gouvernement du Québec  
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition  
de livres, Gestion Sodec.

Nous reconnaissons aussi l'aide financière du  
Gouvernement du Canada par l'entremise du  
Programme national de traduction.

© Éditions Mémoire d'encrier, pour l'édition française.  
© Édition originale *Behind The Face of Winter*,  
TSAR Publications, 2001.

Mise en page : Claude Bergeron  
Couverture : Étienne Bienvenu  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2016  
© Éditions Mémoire d'encrier

ISBN 978-2-89712-312-3 (Papier)  
ISBN 978-2-89712-314-7 (PDF)  
ISBN 978-2-89712-313-0 (ePub)  
PS8589.H457B4414 2015 C813'.54 C2015-941907-7  
PS9589.H457B4414 2015

Mémoire d'encrier • 1260, rue Bélanger, bur. 201  
Montréal • Québec • H2S 1H9  
Tél. : 514 989 1491 • Téléc. : 514 928 9217  
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

H. Nigel Thomas

DE GLACE  
ET D'OMBRE

Traduit de l'anglais par  
Christophe Bernard et Yara El-Ghadban

Roman

MÉMOIRE  
D'ENCRIER 



*À la mémoire de mes grands-parents maternels,  
Hester Roban-Dickson et John Dickson,  
pour les enseignements et les valeurs  
qu'ils m'ont donnés.*





## PROLOGUE

Six janvier 1986. Quatre heures dix. C'est bien ma chance, un cauchemar le jour de ma fête. Dehors, le vent siffle, fouette les bâtiments, les arbres nus et tout ce qui se dresse sur son chemin. La cacophonie habituelle qui vient, même à cette heure-ci, de l'Avenue Victoria et Côte-des-Neiges – les freins qui grincent, les pneus qui crissent, les moteurs qui vrombissent – est avalée par les rafales de vent et les chutes de neige. Les rideaux sont ouverts, tout est estompé, même la lumière des réverbères.

La neige. Points blancs et pelucheux reliant ciel et terre. La neige tisse un linceul partout au sol, d'un blanc immaculé jusqu'à se transformer en gadoue une journée plus tard. Comme la vie. Je me souviens de ma première tempête d'hiver, une journée sans brise de mi-décembre. Les nuages s'étaient effrités, laissant leur pâleur dans l'air, tapissant la terre, d'un blanc étincelant, et même les crottes de chien éparpillées sur les trottoirs. Le souffle court, fébrile comme une

fiancée la nuit de ses noces, je m'étais dépêché à m'habiller, et j'avais bondi du bas de l'escalier pour rejoindre le carnaval spontané des jeunes et des mamies. Ils convergeaient sur une large pelouse enneigée un peu plus bas dans la rue. Explosions de rires partout. Boules de neige lancées de petites mains en mitaines. Grands-mères robustes, emmitouflées, essouffées, aux traits cireux, qui fumaient par les narines comme des locomotives. Elles tiraient des bébés au visage rose dans des traîneaux d'un bout à l'autre de la pelouse. Au bout d'une semaine, une glace liquide avait tout moulé d'une armure de froid ardent et la fiancée était déjà une bête de somme.

J'ai vingt-six ans aujourd'hui. Je fixe les murs de placoplâtre blancs, si différents de ceux en bois vert de la maison de ma grand-mère que j'ai quittée douze ans plus tôt. Chez Grama. L'été éternel. Des arbres toujours en fleurs, même durant la saison sèche; le flamboyant et l'ébène surtout en saison sèche; l'hibiscus – rose, blanc, saumon, magenta –, ses pétales, nectar offert aux gorges bleues et crêtes lustrées des colibris; le laurier-rose, reine des fleurs, la bougainvillée; le jasmin dont le parfum imprègne l'air nocturne à longueur d'année, flottant à la fenêtre. Tous bourgeonnaient dans le jardin de Mrs Duncan, notre voisine.

J'enfile le peignoir de velours côtelé vert que ma mère m'a offert pour Noël quelques années plus tôt et je m'assieds à la table de la cuisine, un machin de formica blanc chromé assorti de quatre chaises en vinyle que sœur Andrews avait laissées à Ma quand nous avons emménagé ici.

Dès que j'allume la lumière, je vois les cafards détalier comme de minuscules balles brunes sur le plancher de vinyle blanc. Le cafard n'obtient pas justice au tribunal des coqs. Ils s'enfuient dans des forteresses hors de portée des poisons. Sur les murs et sous le comptoir, les armoires de mélamine blanche débordent de cette nourriture sèche ou en boîtes de conserve que ma mère ne manquait jamais d'acheter les jours de soldes. Le congélateur fourré derrière la table que lui a refilé une dame pour laquelle elle faisait le ménage regorge lui aussi d'aubaines surgelées. Et les réserves de papier hygiénique entassées dans l'armoire de la salle de bain suffiraient pour plusieurs années. Il y a deux mois, à cette heure-ci, ma mère aurait déjà été en train de s'affairer. J'aurais entendu, sauf les rares matins où je dormais, l'eau de la salle de bain couler, les armoires de la cuisine et le réfrigérateur s'ouvrir, les toasts jaillir du grille-pain, puis enfin le rabat de la penderie se refermer. Une rafale se serait alors engouffrée dans le couloir, suivie du cliquetis de la clé dans la serrure de la porte de l'appartement. Je faisais mon possible pour ne jamais penser au fait qu'elle nettoyait des maisons jour après jour pour gagner sa pitance.

Je vais rester encore un peu à regarder le jour se réveiller et à écouter les chasse-neige. Rien de particulier à faire. J'attends depuis mai dernier une offre de poste d'enseignant, et je me vois de plus en plus comme les premiers chrétiens, à traîner en espérant le retour du Christ. Il faut que je fasse autre chose aujourd'hui, revenir sur ma vie, lui donner du sens, défaire quelques nœuds.

Je me sens enfermé dans une caverne noire, il me faut trouver une issue vers la lumière.

Ma mère est morte il y a six semaines, mon «père» depuis onze ans. Il faut prendre acte de ce qui est déjà mort, puis le brûler. Fardeaux. Ma mère parlait souvent de se débarrasser des siens, mais elle n'a jamais rien fait. Mavis, la cousine de ma grand-mère, s'était essayée avec la religion, mais elle s'était retrouvée dans un cul-de-sac absurde. Existe-t-il un guide, une carte, une formule pour ces choses-là? Métaphores. Aucune métaphore ne pourra régler les factures une fois que seront dépensés les mille cinq cents dollars que Ma m'a donnés sur son lit de mort.

# 1

Un samedi de 1965, quand j'avais cinq ans, on nous a reconduits, Grama, Ma et moi, à l'aéroport, longue étendue d'asphalte de l'autre côté de la colline sur laquelle nous vivions. Un bambou placé en travers de l'autoroute bloquait la circulation chaque fois qu'un avion se posait ou atterrissait. Ma a pleuré avant de monter à bord de l'appareil, et Grama, qui s'essuyait les yeux avec un mouchoir blanc, la tête enveloppée d'un autre en tissu à carreaux rouge et bleu, pleurait elle aussi en disant qu'elle ne reverrait sans doute jamais sa fille de sa vie. Deux femmes ridicules, j'ai pensé: si elles tenaient tant que ça à continuer de se voir, pourquoi Ma s'en allait-elle? J'ai gardé le silence, parce que si je m'étais exprimé, elles m'auraient traité de polisson. J'en étais venu à la conclusion que les enfants ne sont pas censés réfléchir, et je ne voulais donc pas qu'elles sachent ce qui se passait dans ma tête.

Quelques semaines plus tard, Grama a reçu une lettre de Ma. Elle m'a envoyé pas loin dans

la colline quérir frère Shiloh, qui nous l'a lue tout haut. Ma disait qu'elle était bien arrivée; elle n'avait pas encore trouvé de travail, mais connaissait plusieurs personnes qui l'aidaient à chercher, comme Louisa, dont la mère richissime, Mrs Manley, habitait une grosse maison rose sur le flanc de la colline au-dessus de nous. Pour des raisons que Grama allait comprendre, avait-elle écrit, elle s'appelait maintenant Millicent Brady, et non plus Isis Moore.

— Ma s'est mariée? j'ai demandé à Grama, parce que le jour où Shirley Brown la Fessue s'était mariée, on lui avait lancé du riz, et les poules étaient venues de partout le manger, et Grama et tous les autres l'appelaient désormais Mrs Yearwood; j'avais deviné que c'était parce qu'elle avait épousé Yearwood. Agitant le doigt et brandissant sa machette, Yearwood avait dit à Saul: «Elle, c'est femme-moi dès jourd'hui, garde ces yeux sales pou' toi, sinon, bondieu, vais t'casser ces os, moi!»

— Non, l'est pas mariée, Ma-toi. Faut pas m'poser questions stupides.

J'ignorais donc pourquoi ma mère avait changé de nom. Je me suis demandé si je la reconnaîtrais en la voyant. J'avais entendu Grama et Mrs Duncan parler d'un homme qui s'était changé en femme quand il avait quitté Mount Olivet. Je ne voulais pas que ma mère se change en homme, et je ne comprenais pas pourquoi il arrivait des trucs bizarres à ceux qui s'en allaient vivre de l'autre côté de la mer.

Avant le départ de Ma pour le Canada, Grama descendait chercher la nourriture à Hanovertown avec l'argent que ma mère rapportait en rentrant le samedi soir. Puis, le dimanche matin, elle repartait.

— Pourquoi Ma est toujou' partie pis revient juste le samedi ?

— Lui faut travailler.

— Pourquoi ?

— C'est toi qui vas nous faire à manger ?

Les trois samedis qui ont suivi le départ de Ma, Grama n'a pas rapporté de poulet. De toute la première semaine, il n'y a eu ni poisson ni viande d'aucune sorte. Le vendredi matin, avant l'école, Grama m'a envoyé voir la femme de frère Shiloh pour lui mendier une tasse de sucre et lui emprunter vingt-cinq cents. Je devais acheter du pain chez Mrs Bibby en revenant. Sœur Shiloh m'a donné un sac contenant une livre de sucre, une livre de farine, une livre de riz, puis un dollar que je devais ramener à Grama. Le visage parfaitement noir et souriant, de la pâte sur les doigts qu'elle a essuyée avec son tablier rouge, elle a dit :

— Ma Moore elle m'doit rien. Nous faut s'aider pou' garder tête hors l'eau.

— Dieu fait bouche-la, pis lui fait pain aussi, a répondu Grama en entendant le message de sœur Shiloh.

Le mercredi, j'ai fait mes lectures, comme Miss Bonnie nous demandait de le faire en rentrant chez nous. Je connaissais toutes les leçons

par cœur. J'avais même inventé ma propre histoire avec Miss Tibs et Mr Grumps – Mr Grumps voulait épouser Miss Tibs, mais Miss Tibs le trouvait trop laid. De quoi auraient l'air, leurs enfants? Après tout, Miss Tibs était une chèvre, et Mr Grumps un cochon! Nous avions l'habitude de manger dès que le soleil se couchait derrière les collines d'Hanovertown, mais ce soir-là Grama n'a pas allumé le réchaud. L'heure du souper est passée sans qu'elle ne se lève du canapé. Plus tôt à midi, j'avais eu pour le dîner un petit pain avec une limonade avant de marcher un mile pour me rendre à l'école. Même pas arrivé et j'avais de nouveau faim. Déjà à trois ans, je ne disais plus que j'avais faim, parce que Grama me demandait toujours si je voulais qu'elle vole pour me nourrir. Les gens qui ne se contentent pas de ce qu'ils ont, avait-elle grondé une fois, finissent en prison, ces genres de personnes agissent contre la volonté de Dieu. Dieu envoie en enfer les gens qui le mettent en colère, je ne voulais pas le fâcher. Une autre fois – je ne me suis plus jamais plaint de ma faim après – Grama m'avait giflé. Puis, en me tenant par la main, elle m'avait emmené au magasin du coin pour acheter à Mrs Bibby des craquelins à crédit jusqu'à samedi. Mrs Bibby avait refusé, car la dette était trop élevée déjà, il fallait payer d'abord. Grama m'avait pointé du doigt, expliquant que j'avais faim. Si elle faisait crédit à tous les affamés du monde, avait rétorqué Mrs Bibby, elle allait faire faillite.

— T'es pire que chien-la! l'a accusée Grama.



— Eh ben moi, suis top chien! Si tu veux crédit-la, c'est moi qui l'donne. Fous l'camp!

Depuis ce jour, je n'ai plus jamais laissé paraître ma faim, et quand Grama me posait la question, je baissais la tête. Une terreur de fin d'après-midi s'emparait alors de moi.

Quand il a commencé à faire noir, ce soir-là, Grama a allumé la lampe au kérosène, m'a donné un verre d'eau et m'a envoyé me coucher. Je dormais, rendu là, sur le lit de camp que ma mère utilisait quand elle avait congé. Avant, je me couchais sur des loques, par terre. Je savais ce qui se passait. J'avais souvent entendu les mots de Grama – les gens donnent une fois, mais si on revient trop souvent, ils finissent par en avoir assez de vous.

Plus tard, me croyant endormi, Grama s'est dressée au-dessus de moi et a prié à haute voix :

— Seigneur, quoique va passer 'vec enfant-ci? Suis trop vieille, vais quitter bentôt monde-la. T'en pris, Bondieu, lui fais pas souffrir.

Le lendemain matin, elle a tué une des trois pondeuses qu'elle gardait dans un poulailler derrière la maison, en échangeant la moitié à Mrs Duncan contre du riz, et d'autres provisions. Elle a fait de la soupe au riz, que j'ai mangée ce jour-là pour le déjeuner, le dîner et le souper.

Quand je suis rentré, dans l'après-midi, elle n'était pas là, et Mrs Duncan, dont la maison se trouvait sur le lot à côté de la nôtre, m'a dit de rester chez elle jusqu'au retour de Grama.

— Où t'es allée? ai-je demandé quand Grama est revenue au crépuscule.

— Pas d'affaires-toi.

Plus tard, quand elle a réalisé qu'elle avait besoin de mon aide, elle a répondu :

— Suis partie m'trouver travail.

Je savais qu'à son âge – elle était dans la mi-soixantaine –, elle n'était pas censée travailler. Je me suis senti coupable et suis resté muet. Je n'avais pas réussi à lui cacher ma faim, c'est pour ça qu'elle était allée chercher du travail. Je voulais savoir si elle en avait trouvé, et qui allait s'occuper de moi. Pour moi, le travail des femmes, ça voulait dire qu'elles partaient le dimanche soir et qu'elles revenaient le samedi soir suivant.

— Tu veux pas savoir si moi l'ai trouvé?

Elle en avait trouvé, pour nous deux. Le mur des questions est tombé par après. Bien que, pour elle, les enfants devaient être vus, pas entendus, et que j'étais trop curieux, la plupart du temps, ça lui faisait plaisir que je pose des questions.

Ça doit être vers cette époque qu'elle m'a dit que j'étais laid – mes cheveux rugueux qui avaient cassé plusieurs de ses peignes, mes narines larges, ma peau foncée et mon visage rond n'étaient pas beaux (elle n'avait pas mentionné mon menton). Mes fesses ressemblaient à deux sacs de jute bourrés de charbon, elle s'en servirait, me menaçait-elle, pour cuisiner si jamais elle venait à manquer de gaz. Je savais que les gens demandaient à Dieu de changer ce qu'ils

n'aimaient pas, alors je Le suppliais chaque soir de faire en sorte que mes fesses soient comme celles de tout le monde. «Je t'en prie, Bondieu, fais que Grama, va pas cuisiner avec». Ça doit être à cette époque-là aussi qu'elle m'a entendu chanter des bouts de chansons que j'avais appris de mes camarades de classe – «Oyez, chantent les anges messagers: apportez de la bière de gingembre et du cake anglais» –, ce qui l'a fait rire, puis elle m'a averti que je me moquais de Dieu et qu'Il m'anéantirait d'un éclair.

Elle et Mrs Duncan avaient mentionné une fois qu'une membrane enveloppait ma tête quand je suis né. Ça m'aurait conféré un sixième sens et m'aurait permis de voir les fantômes; mais on l'avait brûlée, et on avait dissout les cendres dans de l'eau qu'on m'avait fait boire pour que je voie normalement.

Dans sa jeunesse, et même après la naissance de ma mère, Grama avait été blanchisseuse et gouvernante au «manoir» des Linton. Elle m'a raconté qu'un des fils Linton avait toujours eu un faible pour elle. Il était à présent avocat, marié et père de deux enfants. Elle était allée voir ce jour-là s'il avait besoin de quelqu'un pour la lessive. Elle a découvert plus tard qu'il avait jeté quelqu'un d'autre à la porte pour qu'elle puisse avoir l'emploi.

— Nous pauvres faut que nous battre toujours pou' os-la que Békés veulent pas.

C'est tout ce qu'elle a dit quand elle a appris la vérité.

L'autoroute qu'empruntait Mr Linton passait devant chez nous. Il venait porter la lessive sale le lundi et ramasser le linge propre le jeudi. Grama avait acheté deux gros contenants que je remplissais d'eau le samedi. Il fallait parcourir plusieurs fois le trajet menant à la colonne d'alimentation. Grama utilisait un fer de tailleur à charbon pour repasser les vêtements, et quand le charbon se faisait rare, c'était à moi de monter jusqu'aux villages dans les collines au-dessus d'Hanovertown pour en chercher.

Elle a continué à faire la lessive jusqu'à mon départ pour le Canada, on avait désormais l'électricité dans la maison, l'eau courante dans la cour et dans la cabane qui servait de douche au fond. C'est ma mère qui avait envoyé l'argent pour tout ça, et aussi grâce à elle, on a pu ajouter deux autres pièces à la maison. L'une aménagée en cuisine et l'autre était devenue ma chambre.

Je n'avais pas encore sept ans que Grama a commencé à parler d'à peu près tout avec moi. Elle m'a confié que ma mère est partie au Canada sans documents, et que la police pouvait à tout moment l'arrêter et la renvoyer. Elle-même avait emprunté mille cinq cents dollars pour payer les frais de voyage. Il fallait rembourser la banque avant même de pouvoir manger, sinon la terre et la maison seraient saisies, et nous serions jetés à la rue. Je n'avais pas besoin d'explication. J'avais remarqué, plus tôt cette année-là, les mendiants sous la galerie de la quincaillerie, en accompagnant Grama à l'assemblée annuelle des missionnaires. Je lui avais demandé ce qu'ils



H. NIGEL THOMAS  
**DE GLACE ET D'OMBRE**

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CHRISTOPHE BERNARD ET YARA EL-GHADBAN

Le jeune Pedro déballe sa mémoire entre Isabella, l'île natale où il a grandi sous le regard bienveillant de sa grand-mère, et Montréal, où il rejoint sa mère accablée par la misère. Éducation sentimentale. Scènes de vie. Racisme. Ballotté entre la douceur d'une enfance caribéenne et la dureté de l'exil montréalais, Pedro découvre alors ses peurs, ses fantasmes, sa véritable identité sexuelle, et surtout la grandeur et la complicité d'une mère face aux désillusions.

Je me suis inspiré de mon expérience dans une école secondaire de Montréal pour déterrer les mensonges que cache la réalité. À travers la voix de Pedro, j'ai voulu explorer le défi de s'adapter en posant la question : comment se sentir chez soi dans un autre pays ?

Né à Saint-Vincent-et-les-Grenadines, Nigel H. Thomas, poète, essayiste et romancier, est l'auteur d'une œuvre importante, notamment des romans *Spirits in the Dark* (1993), *Behind the Face of Winter* (2001) et *Return to Arcadia* (2007). Il a déjà publié chez Mémoire d'encrier *Des vies cassées* (2013).